



SEANCE DU 23 février 2016.
Restitution de l'intervention de :
Marion Fontaine

Par l'équipe d'auditeurs : Barbara, Camille, Joëlle, Michèle, André, Gilles et Roland

TITRE : La mémoire des mondes ouvriers.

Jean-Robert ALCARAS : Bonsoir et bienvenue pour la reprise après les vacances d'hiver. Nous accueillons ce soir Marion FONTAINE, maîtresse de conférences d'histoire contemporaine à l'Université d'Avignon, par ailleurs directrice des Cahiers Jean Jaurès. Elle a beaucoup travaillé sur les mondes ouvriers, notamment à travers sa thèse. Et après être déjà venue en début d'année, nous parler de manière tout-à-fait brillante de la question de la mémoire en histoire. Je lui ai demandé de venir nous parler de la mémoire des mondes ouvriers, je l'en remercie chaleureusement.

Marion FONTAINE : Merci Jean-Robert de la double invitation cette année, j'espère ne pas lasser le public ! Je suis à nouveau très contente d'intervenir sur ce sujet de la mémoire des mondes ouvriers, un sujet dont, Jean-Robert l'a dit, du point de vue de la recherche, je suis en effet nettement plus proche, puisque c'est sur cette question des mondes ouvriers et notamment des mondes ouvriers liés aux mines de charbon que je travaille essentiellement.

Pour aborder cette question de la mémoire des mondes ouvriers, des mémoires ouvrières, je partirai d'une longue citation d'un livre que je vous conseille. Il s'agit du livre du sociologue britannique Richard Hoggart, mort il y a un an ; il est surtout connu pour son livre qui s'appelle *La culture du pauvre* qui est une analyse sociologique sur la culture populaire. Il a aussi écrit un livre qui s'appelle *33 Newport Street* : (l'endroit où il habitait à Leeds en Grande Bretagne) *Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*.

C'est un livre extrêmement intéressant, extrêmement exotique aussi ; je vois mal comment ce livre aurait pu être écrit dans le cadre français (je vous expliquerai les raisons pour lesquelles je dis cela), et c'est un livre qui finalement est une belle ouverture à la question de la mémoire ouvrière. Ce que fait Richard Hoggart dans ce livre, c'est qu'il évoque la mémoire de son enfance ouvrière. Une évocation de la mémoire qui, du point de vue français, apparaît très peu politique, très peu idéologique mais une mémoire très largement fondée sur les sens, sur les émotions : il y a de très belles pages sur la mémoire des goûts, la mémoire des odeurs dans un quartier populaire.

A un moment Richard Hoggart évoque sa grand-mère, alors il est né en 1918, ce qui veut dire que sa grand-mère est née dans les années 1860-1870. Comme beaucoup de membres de la classe ouvrière anglaise, elle est d'origine rurale, c'est-à-dire que c'est une ancienne paysanne qui est arrivée en ville, et Richard Hoggart évoque ainsi la mémoire qui pouvait être celle de sa grand-

mère, je le cite : « *Quels souvenirs grand-mère pouvait-elle avoir de ses propres parents, de ses grands-parents qui avaient connu les dernières phases des guerres napoléoniennes et les troubles des années 1830 ? Elle n'avait pas le sens de la perspective historique, comment aurait-elle pu l'avoir ? Pour elle il n'y avait pas d'autre témoignage du passé que ce qui était contenu dans les recoins de la mémoire des gens de sa génération. A part ce qui est transmis oralement, les classes populaires n'ont presque aucun sens de leur propre histoire et cette histoire est en général décousue, confuse, et vite perdue lorsqu'ils la remontent à des années qu'ils n'ont pas enregistrées. Si bien que lorsque des gens comme moi entendent pour la première fois la femme d'un collègue (Richard Hoggart est alors devenu un très célèbre universitaire), dire « ah oui ce secrétaire il était à ma mère qui le tenait de sa mère » . Il sent que le temps s'est déplacé horizontalement en arrière d'une manière bizarre qu'ils n'ont jamais connu eux-mêmes. Pour les ouvriers trois générations, ou au plus quatre, encore en vie, l'évocation occasionnelle d'un visage « cette jolie tante qui mourut si jeune », quelques petits objets, une anecdote ou deux, c'est habituellement tout. En fait de mémoire historique ma grand-mère devait avoir ce qui lui avait été transmis par le biais de la presse à sensation, par l'intermédiaire des principes que le pasteur énonçait en chaire ou simplement par les commérages » .*

Alors que dit exactement Richard Hoggart dans cette citation ?

D'abord il dit, ce que les sociologues savent assez bien, que le rapport au passé est quelque chose de socialement situé, que l'on n'a pas le même rapport au passé en fonction du milieu social auquel on appartient et que l'on est riche aussi de la transmission et de la possibilité de la transmission des papiers, des meubles de famille et que c'est plus difficile quand on est soi-même placé dans une situation de précarité. On sait très bien que les mémoires, y compris les mémoires familiales, se transmettent davantage, alors il y a toujours des exceptions, mais globalement, avec davantage d'écrits, davantage d'objets matériels dans certaines couches sociales que d'autres.

En même temps Richard Hoggart dit bien que sa grand-mère a un rapport au passé, ici sa grand-mère est évidemment le témoignage des classes populaires dans leur ensemble. Il évoque une mémoire avant tout enclose dans le cadre familial, mémoire qui tient d'abord à la famille, au voisinage très proche ; une mémoire qui repose et qui ne se perpétue que tant qu'il y a des individus vivants, trois, quatre générations dit-il, qui partagent souvenirs et anecdotes. Il dit en même temps que sa grand-mère a une mémoire historique, une mémoire non pas simplement de son groupe restreint, mais une mémoire de la grande histoire et que, sa grand-mère n'a sans doute pas été scolarisée si elle est née dans les années 1870. Pour elle, c'est une mémoire qui s'est nourrie avant tout de la presse à sensation, des principes énoncés en chaire par le pasteur ou simplement des commérages des voisins.

Alors, à partir de ce que dit Richard Hoggart, ce que je voudrai faire ici c'est deux choses : d'abord discuter cette citation de Richard Hoggart, de sa pertinence : je pense qu'elle a une part de pertinence, et des nuances que l'on peut lui apporter, surtout si l'on se place dans le cadre français. Je voudrais également réfléchir à cette question à différentes périodes historiques, j'y reviendrai évidemment.

Il est bien évident que la question de la mémoire ouvrière ne se pose pas du tout de la même manière, selon que vous vous placiez dans les années 1950 ou que vous vous placez aujourd'hui. Donc ce que je voudrais faire aussi, c'est en quelque sorte faire une histoire de cette mémoire ouvrière, de voir comment elle s'est structurée où elle ne s'est pas structurée, et de voir ce qu'elle devient aujourd'hui.

Première question, ce que je dis là n'est pas une manière de ne pas vouloir répondre à la question, mais je pense que, lorsque l'on parle de mémoire des mondes ouvriers, on va sortir du cadre britannique qui nous emmènerait trop loin, et je resterai dans le cadre français. Il faut d'abord savoir ce que l'on entend par monde ouvrier.

Monde ouvrier : si l'on prend une des définitions les plus simples, c'est une réalité sociale née avec l'industrialisation, le prolétariat qui travaille dans les usines et qui se rassemble peu à peu dans les faubourgs industriels, dans les cités, dans les banlieues. C'est un groupe qui est réuni par des conditions de travail et des conditions de vie communes, qui a fait longtemps, jusque très tard dans le XX^{ème} siècle, beaucoup plus longtemps qu'on ne l'imagine, l'expérience de la précarité : précarité salariale, précarité de conditions de vie, qui a vécu les formes de travail en usine : travail à la chaîne etc.... Même si ce n'est pas une réalité dans toutes les usines. Donc des points communs qui sont des conditions de vie, des conditions de travail, mais aussi des expériences de travail et aussi une culture ; c'est-à-dire que, peu à peu, ce prolétariat urbain né de migrants ruraux a constitué pour lui-même ses propres références, ses chants, ses fêtes, ses manières de manger etc.... Cela, c'est pour ce qui fait l'unité.

Mais je crois qu'en même temps, au-delà des quelques figures symboliques qui ont très longtemps incarné ce monde ouvrier : le métallo de chez Renault, le docker de Marseille, le mineur qui a été longtemps l'archétype du prolétariat industriel, je crois qu'il faut insister parce que cela a des conséquences très nettes sur le plan mémoriel, sur le statut d'un monde ouvrier qui a été en permanence profondément mouvant et hétérogène. Il n'y a jamais eu un monde ouvrier unique, mais des mondes ouvriers ; alors l'hétérogénéité elle est partout, elle relève d'abord d'expériences générationnelles différentes. Je vais dire un truisme mais ce n'est pas la même chose, ce n'est pas les mêmes expériences et ce n'est évidemment pas la même mémoire que d'avoir été ouvrier en 1900, en 1930, en 1960 ou en 2015. Vous ne transmettez évidemment pas la même expérience à vos enfants.

Je crois qu'il faut aussi beaucoup insister sur les différences géographiques et sur les différences de type de travail industriel. Pour reprendre les exemples que j'évoquais tout-à-l'heure, ce n'est pas du tout la même chose, et là encore, ce n'est pas la même mémoire que d'être ouvrière dans les usines Moulinex de Basse Normandie au moment des 30 glorieuses, ce n'est pas du tout la même expérience que d'être docker à Marseille ou à Dunkerque, que d'être employé comme ouvrier sidérurgiste à Usinor ou que de travailler comme ouvrier dans une usine électronique de pointe. Donc là vous avez quatre figures parmi beaucoup d'autres qui, là aussi, affirment une certaine hétérogénéité des expériences.

Hétérogène, ce monde ouvrier a été aussi profondément mouvant, beaucoup plus que des reconstructions actuelles tendent à nous dire parfois. La figure de l'ouvrier stable et d'une condition ouvrière reproduite de père en fils ou de mère en fille ; une fois encore, j'insiste, l'identité ouvrière n'est pas uniquement masculine, elle n'a jamais concerné que certaines catégories ou que certaines périodes, en l'occurrence surtout celles que le grand historien du monde ouvrier Gérard Noiriel appelle « *la génération glorieuse* », celle des années 1930 – 1960.

En réalité, pendant longtemps, et j'ai envie de dire quasiment sur toute la période, les ouvriers n'ont cessé de bouger. Je vais prendre un cas que je connais bien : celui des mineurs. Pourtant, dieu sait si l'on a l'image de mineurs qui seraient toujours restés mineurs et qui auraient été mineurs, en gros, de *Germinal* jusqu'à la dernière fermeture des mines en 2004. En réalité, si l'on regarde démographiquement, ce qu'est le groupe minier, on voit que le groupe minier est un va et vient continu entre des gens qui sortent du groupe parce qu'ils trouvent du travail ailleurs, et en général, lorsque vous pouvez trouver un autre travail que celui de mineur, vous prenez, et aussi parce qu'ils entament des formes d'ascension sociale : leurs enfants deviennent instituteurs, petits commerçants, que sais-je encore, parce qu'ils émigrent. Vous trouvez des ouvriers mineurs français qui sont allés au fin fond de l'Amérique du Sud.

Donc des gens qui sortent du groupe, et en même temps, dans une espèce de va et vient permanent, c'est particulièrement vrai pour le cas français, des gens qui rentrent dans le groupe. Là aussi, Gérard Noiriel l'a démontré, je pense, de manière définitive : en France la migration n'est pas venue en plus de la réalité ouvrière, elle est consubstantielle à la formation du monde ouvrier français ; en cela la France ressemble d'ailleurs, même si elle traite différemment cette question, aux États-Unis : sans migration vous n'avez pas d'industrialisation et vous n'avez pas de monde ouvrier en France. Tout simplement parce que la France a été beaucoup plus longtemps rurale que d'autres pays, que sa démographie est relativement stagnante au XIX^{ème} siècle, et que si les paysans ne bougent pas et que l'on ne fait pas assez d'enfants, la seule solution pour faire marcher les usines, c'est d'appeler les autres. Donc des belges qui migrent dans les mines du nord, ou ailleurs, d'ailleurs à Paris, à la fin du XIX^{ème} siècle, aux algériens et aux portugais, la réalité ouvrière a été aussi le fait de ces migrants très souvent ruraux venus nourrir le monde ouvrier français.

Cet aspect hétérogène et mouvant constitue l'un des autres facteurs explicatifs à la difficulté de la transmission des mémoires ouvrières telles que l'évoque Richard Hoggart. Alors, j'ai envie de dire que, dans le cas français, c'est encore plus compliqué, parce que, lorsque vous avez un monde mouvant, précaire, hétérogène, la transmission d'un patrimoine mémoriel, un patrimoine de souvenirs d'une génération à l'autre, est évidemment d'autant plus compliqué. Parce que vous changez de métier, comment est-ce que vous perpétuez la mémoire de l'arrière-grand-père de l'ouvrier du textile, par exemple ? Comment transmettre cette mémoire-là, car parfois, on ne sait même pas qui sont exactement les parents, ce qui montre d'ailleurs que la liberté des mœurs des ouvriers à la fin du XIX^{ème} siècle, il n'y a pas de problème dans ce domaine-là.

Mais comment faites vous pour transmettre ce patrimoine de souvenirs, quand les enfants, les petits-enfants, les arrière-petits-enfants changent de métier ; quand il s'agit de migrants, changent de langue. Comment faites-vous pour transmettre un patrimoine mémoriel quand la langue n'est plus la même ? Comment, aujourd'hui, les arrière-petits-enfants qui sont foison, non seulement dans le Nord Pas-de-Calais, mais même ici dans le Sud-est, des belges ou des polonais, peuvent-ils continuer à récupérer la mémoire à la fois ouvrière et culturelle de leurs arrière-grands-parents, quand plus aucun cadre qui tenait cette mémoire n'existe ?

A cette difficulté de la transmission de la mémoire ouvrière, de la mémoire aussi bien des individus, que de la mémoire du groupe, il y a aussi évidemment d'autres explications : l'inégale et la plus lente mémoire de l'écrit. On sait que l'écrit est un support mémoriel. Il y a la mémoire orale et la mémoire écrite, même si la quasi-totalité des français est alphabétisée, au début du XX^{ème} siècle c'est quasiment fini ; être alphabétisé ne veut pas dire que l'on maîtrise l'écrit et ne veut pas dire que l'on maîtrise suffisamment l'écrit pour coucher ses souvenirs à la destination par exemple de ses enfants ou de ses petits-enfants. Le problème étant évidemment redoublé lorsqu'il s'agit de femmes : le récit de mémoires ouvrières, quand il s'agit de femmes, se compte jusqu'aux années 1970 sur les doigts d'une seule main.

Je pense qu'il y a aussi le sentiment que cette mémoire est particulière, communautaire : après tout, les britanniques n'ont aucun problème pour parler de communauté ouvrière, une mémoire des migrants, des expériences de travail. Je pense qu'il y a eu aussi le sentiment longtemps, en France, que cette mémoire était au fond moins légitime, moins dicible, moins intéressante, que d'autres et qu'elle a eu de la peine à trouver sa place dans l'espace national. Au fond la mémoire ouvrière, c'est ce que j'ai entendu dire une fois de la part du Maire de Lens dans le Nord, à qui j'ai dit que je souhaitais travailler sur l'histoire de Lens. Il me dit : « à *Lens il n'y a pas d'histoire !* » Ce qu'il voulait dire, c'est qu'il n'y a pas d'histoire intéressante, pas de grande histoire nationale. Il y a une histoire industrielle et cette histoire industrielle, ce n'est pas une histoire patrimoniale, ce n'est pas une histoire qui vaut la peine d'être contée.

Donc je pense qu'il y a aussi ce frein, et donc, il faut d'autant plus porter attention à toutes ces voix ouvrières qui, malgré tout, dès le début du XIX^{ème} siècle en fait, tentent de mettre en avant, de transmettre une mémoire du travail, une mémoire des expériences ouvrières. Alors je le disais, elles ne sont pas très nombreuses ces tentatives de coucher par écrit la mémoire ouvrière, j'y insiste, dans le cas des femmes, elles sont littéralement rarissimes. Si jamais la question vous intéresse, je vous renvoie au très beau livre de Michelle Perrot qui est, elle aussi, une grande historienne du monde ouvrier, et qui a fait dans les années 1970 une thèse restée mémorable sur la culture de grève des ouvriers, et qui a publié il y a deux ou trois ans un beau petit livre qui s'appelle *Mélancolie ouvrière* où elle présente justement l'un de ces rares récits mémoriels d'une ouvrière, et où elle explique pourquoi ce récit, pendant longtemps, a été complètement oublié. Et Michelle Perrot dans *Les lieux de mémoire*, d'ailleurs que j'avais évoqué la dernière fois, est revenue elle-même, plus globalement, pas simplement sur le cadre de cette ouvrière, mais plus globalement sur la question de l'évocation de ces mémoires et de ces vies ouvrières.

Ce que je dirai maintenant s'inspire notamment de cet article-là, la aussi si la question vous intéresse je trouve que l'article de Michelle Perrot dans *Les lieux de mémoire*, d'abord c'est l'un des rares articles évoquant les mémoires dans le monde ouvrier ; donc il faut le noter, il y en a deux, en fait, et en plus c'est un article qui n'a pas pris une ride. Alors elle évoque ces tentatives, par exemple, une tentative très proche d'ici, en l'occurrence les mémoires d'un compagnon, signées Agricool Perdiguier, jeune menuisier compagnon du Tour de France originaire du Comtat Venaissin, installé ensuite à Paris et qui écrit ses mémoires alors qu'il part pour l'exil en 1855. Il a fait partie de l'opposition républicaine donc lorsque le second empire a été proclamé il a dû s'exiler.

Michelle Perrot argue que c'est peut-être d'ailleurs cet exil qui l'a poussé à oser, à franchir le pas de l'écrit, et finalement l'a en quelque sorte libéré et l'a conduit à se dire que quand on est ouvrier, oui, on a le droit d'écrire, c'est-à-dire de mettre en scène sa propre mémoire. Alors le livre d'Agricol Perdiguier, dans lequel il évoque son enfance (il est né en 1805 à Morières, donc c'est vraiment une enfance du début du XIX^{ème} siècle), il est très intéressant parce qu'il témoigne de ce qui constitue une mémoire ouvrière au milieu du XIX^{ème} siècle.

Ce ne serait pas vrai de la même manière pour des ouvriers des générations suivantes. Il montre bien que cette mémoire ouvrière en général, cette mémoire des premières générations ouvrières, est très largement marquée par les souvenirs et les légendes rurales transmises par les grands-parents ; il ne faut pas oublier, qu'étant donné l'évolution, la quasi-totalité des ouvriers ont d'abord (qu'ils soient autochtones ou étrangers), des origines rurales. Que ces origines rurales ont pesé très longtemps sur les mémoires ouvrières, et Agricool Perdiguier évoque longuement les histoires de brigands que lui racontait sa grand-mère à la veillée. Donc, d'une part, cet élément rural de constitution d'identité ouvrière est aussi, évidemment, à côté de la mémoire rurale de la grand-mère, la mémoire révolutionnaire et napoléonienne du père, et Agricool Perdiguier met bien en avant la place que tient la révolution dans la structuration cette fois, de mémoires plus politiques. Il évoque également ce qui a constitué son expérience ouvrière, la mémoire des paysages, le souvenir des apprentissages au sein du compagnonnage. Donc là, on a ici une espèce de premier exemple de mise en récit de la mémoire ouvrière ; il faut voir que Agricool Perdiguier inaugure un véritable genre, et dans les décennies qui suivent, cela va être très à la mode de faire des mémoires à la manière de Perdiguier.

Michelle Perrot note à propos de ces récits des mémoires ouvrières en général, un certain nombre de traits distinctifs que l'on retrouve d'ailleurs jusqu'à la fameuse et très idéalisée, il faut bien le dire, autobiographie de Maurice Thorez, *Fils du peuple*, en 1937. Juste un mot sur Maurice Thorez qui était le secrétaire général du parti communiste au cours des années 1930, jusqu'à sa

mort, publie en 1937 une autobiographie qui s'appelle *Fils du peuple*. Comme cela, au moins, on sait quel est le message, qui démarre par le souvenir de la catastrophe de Pourrières, en 1906, comme cela on sait doublement quel est le message, c'est assez intéressant. Tout n'est pas vrai, c'est une litote dans cette autobiographie, ce n'est même pas lui qui l'a écrite, c'est un nègre, mais elle est intéressante parce que, finalement, ce qui compte, ce n'est pas la vérité de Maurice Thorez, c'est en revanche que Maurice Thorez désigne en quelque sorte ce que doit être la mémoire ouvrière idéale.

Alors qu'est-ce qu'est cette mémoire ouvrière idéale, et qu'y a-t-il dans ces récits de la mémoire ouvrière ? Comme le note Michelle Perrot, d'abord le souci de la dignité ouvrière : la mémoire idéale, c'est la mémoire qui véhicule les valeurs de travail, d'effort, d'ascèse, de dignité, montrer en quelque sorte que l'expérience ouvrière est aussi digne que l'expérience des classes dominantes. Donc une mémoire qui, d'ailleurs, de ce fait, peut tendre d'une certaine manière à l'idéalisation, c'est-à-dire qu'elle décrit tout ce qui va dans le sens de la dignité ouvrière, et parfois évacue le reste. Elle évacue aussi une autre chose, cela c'est très français : elle évacue très largement le monde privé et quotidien ; les mémoires ouvrières, alors cela rappelle la fameuse phrase de Daniel Tartakovski : « *En France tout est politique* », ce n'est pas faux, c'est-à-dire que l'on voit très bien que, dans ces mémoires ouvrières de la 2^{ème} moitié du XIX^{ème} siècle, le public, le politique, le syndicalisme, la république, le militantisme communiste occupent une place prédominante, alors que tout ce qui est privé, quotidien, est très largement sous-évalué. On a quelquefois l'impression, à lire un certain nombre de ces mémoires, que ces hommes-là n'ont jamais eu d'affection, n'ont jamais eu peur, n'ont jamais mangé, n'ont jamais joué, qu'ils ont juste fait de la politique et ont combattu pour la dignité ouvrière toute leur vie.

Une fois encore, cela s'explique, c'est-à-dire que face à une société qui dénie la dignité de la condition ouvrière, le but est effectivement de montrer une image digne du monde ouvrier. Cela représente des écueils, en revanche ce sont des mémoires qui mettent beaucoup en avant les expériences collectives et sous-évaluent très largement les expériences de l'individu. De manière intéressante, c'est très différent dans le cas britannique : c'est pour cela que je vous disais, au départ, que l'autobiographie d'Hoggart est quasiment inimaginable dans le cas français.

Alors, il y a beaucoup d'explications à cela, Michelle Perrot met en avant des éléments : l'alphabetisation plus précoce dans le cas britannique, qui pourrait expliquer une meilleure maîtrise de l'écrit, en tout cas une plus grande facilité à maîtriser l'écrit pour parler de soi, l'importance de la culture protestante, culture davantage de l'introspection qui pousserait davantage à mettre en avant le moi. Il peut y avoir beaucoup d'explications, en tous les cas, je pense qu'il faut bien souligner que la mémoire ouvrière en France, ses cadres, ses formes de définitions ont été très largement politiques. Cela devient d'autant plus vrai dans la première partie XX^{ème} siècle qu'intervient un acteur majeur dans cette histoire de mémoire, on ne le traite pas souvent comme cela, mais c'est bien comme cela qu'il faut essayer de définir : je veux parler du parti communiste.

Le parti communiste, que Pierre Nora désigne joliment comme *un milieu mémoire*, et dont on peut dire, si l'on reprend la terminologie d'Halbwachs (dont j'avais parlé la dernière fois en évoquant les cadres de la mémoire collective), dont on peut dire qu'il a été un cadre de la mémoire collective ouvrière absolument fondamental au XX^{ème} siècle. C'est d'ailleurs assez paradoxal, quand on y songe : en effet le petit parti qui naît de la scission du parti socialiste en 1920 (puisqu'en 1920 le parti socialiste se casse en deux entre une branche révolutionnaire et une branche réformiste pour le dire très vite), alors certes ce parti, dès qu'il naît sur le modèle, et en voulant suivre celui de la révolution bolchevique, il entend porter l'identité, non pas seulement, et j'allais dire, non pas du monde ouvrier, mais de la classe ouvrière.

La différence, c'est une vieille différence que fait Marx, la différence entre monde ouvrier et classe ouvrière : la classe ouvrière, c'est le groupe ouvrier conscient de son identité, conscient de son rôle d'avenir et de son rôle révolutionnaire. Donc le parti communiste se veut le porteur de l'identité de la classe ouvrière.

Ce qui est intéressant, c'est que, au début du moins, il entend avant tout porter cette identité sur le mode de la rupture avec le passé : ce n'est pas du tout un parti. Aujourd'hui, on dirait qu'il y a des tendances gauchistes dans le PC des années 1920 : il y a au moins une volonté de rompre complètement avec les formes de mémoire traditionnelles, rompre avec le passé, de rompre en même temps avec, aussi bien, la mémoire rurale que la mémoire républicaine et nationale auxquelles fait allusion Agricola Perdiguier. Le modèle de référence mémorielle de Perdiguier c'est le truc le plus horrible qui soit pour le parti communiste des années 1920.

Sauf que cela va changer : cela va changer d'abord parce que le parti communiste s'enracine lentement dans la société française et qu'il s'enracine, y compris dans les régions rurales. On oublie, là aussi souvent, qu'il y a eu un communisme rural, par exemple dans l'Allier, mais aussi, ici, dans certaines zones du Vaucluse. C'est compter en général sans le mouvement qui va faire de ce parti hyper minoritaire à la fin des années 1920 (il est en passe de devenir une secte à la fin des années 1920), qui devient à la faveur du front populaire notamment, un parti de masse, le parti de la classe ouvrière, capable je vous le rappelle lorsqu'il est au sommet de son influence à la fin des années 1940, de rassembler entre 1/4 et 1/3 de l'électorat. Pas tout le monde ouvrier, le monde ouvrier n'a jamais voté unanimement communiste, mais une bonne partie du monde ouvrier.

A ce moment-là, le rôle mémoriel du parti va changer et d'abord il va le prendre. Le parti devient en quelque sorte le relais, le catalyseur, le médium d'une mémoire ouvrière, c'est-à-dire qu'il sert en quelque sorte, entre la mémoire des individus ouvriers et la mémoire nationale, donc entre la mémoire des expériences individuelles et la mémoire collective. Je reprends ici les différences d'Halbwachs, le parti communiste va fonctionner en quelque sorte comme un milieu relais, une espèce de collectif intermédiaire, un cadre qui intègre la mémoire des individus et lui donne un sens politique, et un cadre qui, à l'inverse, retraduit, réintègre la grande histoire politique pour lui donner un nouveau sens et conforter l'identité des individus. Pour le dire encore autrement, le parti communiste retraduit l'expérience des individus, lui donne un sens et à l'inverse retraduit la mémoire historique dominante, la Révolution française et le reste pour que les individus puissent s'en nourrir.

Cela passe par de multiples biais : par la très active presse communiste. Ce n'est pas le temps de *L'Humanité* d'aujourd'hui : dans les années 1930, *L'Humanité* est un journal de masse, cela passe par les autobiographies officielles, comme celle de Maurice Thorez, cela passe par d'énormes ventes de billets. Et l'on voit très bien comment le parti communiste devient ce parti qui, en quelque, sorte avale des mémoires antérieures : il avale beaucoup de choses, par exemple, la mémoire des traditions rurales contestataires, les jacqueries et autres pour la réintégrer dans l'identité du prolétariat ouvrier français. Il avale la Révolution française, c'est quand même très drôle, parce que Marx avait toujours considéré que la Révolution française était un truc de bourgeois, car pour lui, une révolution qui s'arrête à une déclaration des droits et qui ne touche pas à la réalité : c'est le truc le plus bourgeois qui soit, c'est un début de révolution mais ce n'est pas la grande révolution ; en revanche le parti communiste négocie, d'un côté Marx a raison, mais de l'autre côté, comme le dit Thorez en 1936, « *nous sommes tous les enfants de Valmy et de la Marseillaise* », donc qui contribue à faire de la Révolution française un élément identifiant, un élément de la mémoire politique des communistes.

Donc, en quelque sorte, c'est une mémoire communiste, qui donne sens à la mémoire individuelle, et en même temps, contribue à forger la mémoire ouvrière. Même s'il y a des trous, même s'il y a des contradictions, même s'il y a des passages un peu compliqués, tout ce que je viens de vous dire s'appuie beaucoup sur le livre de Marie-Claire Lavabre une sociologue, son livre s'appelle *Le fil rouge* et c'est une étude sociologique de la mémoire communiste.

Ce qui est intéressant, c'est qu'elle fait cette étude au tout début des années 1990, donc à un moment où le parti communiste est déjà déclinant, mais encore suffisamment puissant pour qu'elle ait pu interroger pas mal de gens. Elle évoque, par exemple, ce gros problème mémoriel que constituent la déstalinisation et le rapport avec Staline.

Je rappelle, qu'en 1956, à la suite du rapport du nouveau secrétaire du parti communiste de l'Union Soviétique Khrouchtchev, sont révélés, d'abord dans le cadre du parti communiste de l'Union Soviétique, puis ailleurs, les crimes de Staline, que c'est un véritable tremblement de terre pour les dirigeants des principaux partis communistes qui se voient d'un seul coup conduits à se demander quoi faire de ce qu'ils ont adoré les dix ou vingt années précédentes, le parti communiste français en tête.

Le parti communiste français, plus que d'autres partis d'ailleurs, le parti communiste français va mettre longtemps à avaler, à digérer le fait, à le mettre en avant, on a un indice dans une autre forme de mémoire, à travers la chanson *Le bilan* que Jean Ferrat chante en 1980, vous avez un bon indice des difficultés jusque dans les années 1980 d'une forme de déstalinisation.

Alors ce n'est pas simplement ce fait même qui est intéressant, ce qui est intéressant c'est ce qu'il devient lorsque Marie-Claire Lavabre interroge des militants communistes au début des années 1990. Comment un fait particulièrement problématique dans la mémoire, qu'est-ce que vous faites de Staline quand vous êtes militant communiste au début des années 1990 sachant que si vous avez 60 ou 70 ans dans les années 1990 vous avez forcément vécu dans un parti communiste qui a adoré Staline ?

Ce qu'elle montre, c'est que cette mémoire-là est finalement très différemment maniée par les individus : pour certains ce n'est même pas un choc, cela peut être parce qu'ils y sont entrés beaucoup plus tard. Évidemment, si vous êtes rentrés au PC dans les années 1970, la déstalinisation vous dit moins de choses ; d'autres disent qu'ils étaient tellement dans les combats quotidiens, dans le militantisme quotidien, que tout cela leur paraissait des affaires d'appareil et autres, qu'ils n'ont pas vraiment sentis, pas vraiment vécus ; à l'inverse elle voit des attitudes tout-à-fait contraires, et des militants qui finalement sont combattus entre un discours officiel et une mémoire vive qui font que, quand on les fait parler vraiment, ils disent beaucoup plus de bien de Staline que ce que la mémoire communiste officielle ne l'autorise.

Donc l'on voit bien ici comment cette mémoire communiste n'est évidemment pas rigide, pas sans trous, j'ai envie de dire que ce type de fonctionnement de mémoire militante je l'ai bien vue fonctionner chez les plus vieux militants du syndicat CGT des mineurs, syndicat CGT des mineurs qui en termes de liaison avec le parti communiste était quand même champion du monde. Alors ce qui est très intéressant, parce que évidemment je parlais à des militants syndicaux qui étaient tous des hommes et qui avaient tous entre 60 et 87 ans, c'est que l'on voyait bien comment le militantisme, l'adhésion au communisme, avait effectivement constitué un certain nombre de points structurants de leur mémoire ; des schémas d'explications qui reliaient toute l'histoire à la leur de la lutte soit contre l'occupant allemand, soit contre le patronat, soit contre les deux à la fois . Ils avaient également des événements mémoriels structurants, alors en l'occurrence pour eux 1936, 1941 la première grande grève ouvrière c'est celle des mineurs contre l'occupant, la grande grève unitaire de 1963 dans le Nord et en Lorraine contre la fermeture des mines.

Même durant les années 2000 les cadres de la mémoire communiste tenaient en fait pas si mal, alors évidemment parce que l'on avait aussi affaire à des gens âgés. En même temps ce qui était intéressant et triste aussi, c'était cette mémoire collective dont ils s'estimaient les porteurs, elle entraînait désormais, d'abord en contradiction avec ce qu'était devenue la mémoire dominante. Par exemple, ils avaient beaucoup de mal à intégrer leur vision de la seconde guerre mondiale : résistants contre nazis aux approches de la seconde guerre mondiale qui par exemple, avaient intégré entre les deux la question de Vichy, la question de la Shoah, leur lecture de la seconde guerre mondiale ne correspondait plus à ce qu'était devenue la mémoire historique dominante.

Ils avaient encore plus de mal à traiter la mémoire, alors autant les grèves de 1963 les grèves consensuelles contre une fermeture, ils parvenaient à l'expliquer aux autres, autant les mémoires comme celles des grèves de 1947-1948. Grèves incroyablement violentes, on a fini par faire intervenir l'armée, des grèves très politiques, des grèves de début de guerre froide, ce sont à la fois des grèves pour des revendications matérielles, mais c'est aussi la CGT et le PC qui poussent les mineurs à la grève pour tenter de faire plier le gouvernement de l'époque.

Ces grèves-là, ils avaient du mal à en transmettre la mémoire, alors ils disaient d'un air gêné « *oui mais on avait été manipulés par le PC ou c'était la faute des parisiens du PC, c'était pas nous, c'étaient les dirigeants parisiens qui l'ont dit* ». On voit bien aussi comment transmettre cette mémoire militante qui était devenu nettement plus difficile, c'était à l'époque devenu difficile. Et cela, les militants syndicaux (c'est pour cela que je dis que c'est un peu triste), le savaient, le percevaient clairement, comment vous faites pour transmettre la mémoire du groupe quand le groupe a disparu. Comment vous faites quand les cadres structurels qui tenaient cette mémoire s'effacent, comment est-ce que vous transmettez l'idée de la lutte contre le paternalisme minier quand il n'y a plus de paternalisme minier, quand les jeunes générations ne savent plus du tout ce que c'est, comment faites vous quand même les cadres matériels de cette mémoire, je veux parler des cités des quartiers ouvriers ont disparus. On a l'habitude, aujourd'hui, dans le discours médiatique un peu pressé que vous reverrez, je n'en doute pas en 2017, de considérer que la mine, je l'ai entendu quand même, est un facteur explicatif de la montée du front national dans les régions anciennement minières, en l'occurrence le Nord Pas de Calais.

Moi, ce qui me frappe au contraire, c'est la disparition extrêmement rapide dans un certain nombre de cas de cette mémoire minière. Je ne sais pas si le problème dans ces espaces miniers c'est qu'il y a trop de mémoire ouvrière ou s'il n'y en a plus assez, ou si ce n'est pas les deux problèmes à la fois, en tous les cas ce que l'on voit bien, c'est que cette mémoire militante évidemment, est cette mémoire collective telle que le parti communiste l'a finalement organisée sous sa forme la plus aboutie, la plus publique, celle qui a eu le plus de résonance dans l'espace français, il faut évidemment se demander ce qu'elles peuvent bien représenter, aujourd'hui, en 2016.

Ici je pense qu'il faut distinguer deux points qui sont :

- D'une part la mémoire des expériences individuelles.
- Et d'autre part la question de la mémoire collective.

L'expression des mémoires ouvrières individuelles a connu, je ne veux pas empiéter sur ce qui va être dit tout à l'heure, un rejet et un renouveau d'importance dans les années 1970. Si vous suivez le cycle d'écriture des mémoires ouvrières, vous avez un gros moment dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, un moment dans les années 1930 et un gros moment dans les années 1970/1980, tout simplement parce que les partis d'extrême gauche, le renouveau du militantisme ouvrier et l'intérêt porté cette fois au privé et à l'intime, pas simplement l'intime des femmes mais aussi à l'intime des ouvriers, conduit à l'écriture de toute une série de témoignages et d'expériences ouvrières, veine qui s'est poursuivie d'ailleurs en partie jusqu'à aujourd'hui.

Donc vous avez à la fois des expériences ouvrières qui sont écrites, qui ont été écrites, qui continuent à être écrites, si ma mémoire est bonne j'ai vu sur le site de *Médiapart*, il y a deux ou trois jours, qu'il y avait encore un témoignage ou une évocation de mémoire ouvrière du même genre. On peut toujours se demander quels sont les individus ouvriers qui écrivent, est ce qu'il y a des propriétés qui facilitent cela ? J'ai tendance à le penser, je pense que le militantisme aide à écrire et que c'est plus difficile quand vous n'êtes pas militant. J'ai aussi beaucoup entendu les mineurs cette fois, à qui j'ai demandé pareillement la manière dont ils travaillaient dans les années 1970, et qui me disaient : « *je ne sais pas quoi vous dire, je n'en ai même jamais parlé à mes propres enfants, je crois que si vous n'êtes jamais descendu au fond vous ne pouvez pas comprendre* ». Il y avait d'une part l'idée que certaines expériences, certaines mémoires de travail sont à leurs yeux indicibles et que l'expérience extrême du travail au fond, à leurs yeux, n'est pas racontable comme l'expérience de la guerre. Il y a des points communs d'ailleurs à dire les mémoires de guerre et à dire certaines mémoires ouvrières.

Je pense que l'on revoit également ce que j'évoquais tout à l'heure, c'est à dire l'idée que, surtout si vous placez vos enfants dans une stratégie d'ascension sociale, l'évocation de cette mémoire ouvrière ne leur servira à rien, elle n'est pas utile, alors autant ne pas leur en parler et les laisser s'accomplir dans la société contemporaine.

Ce qui se retrouve évidemment beaucoup plus à notre époque, c'est la mémoire collective, et sur ce point parce qu'il y a beaucoup de choses qui se sont dites ces dernières années, je pense à quelques précisions conceptuelles à donner. Il n'y a pas de disparition du monde ouvrier au sens sociologique du terme, il y a une réduction de son importance extrêmement claire. Cela reste quand même, si on se concentre sur la seule catégorie de l'INSEE du secteur secondaire, 22% de la population active donc ce n'est pas si mal et en réalité si l'on se demande et on se le demande de plus en plus souvent si les catégories de l'INSEE ne devraient pas intégrer une partie des opérateurs du tertiaire dans la catégorie ouvrière, c'est peut-être beaucoup plus.

En tous les cas, il y a un monde ouvrier dans la société française contemporaine ; en revanche il y a eu effectivement depuis quarante ans une implosion de la classe ouvrière, c'est-à-dire une implosion des éléments, des structures, des partis qui forgeaient l'unité du groupe et la conscience que ce dernier pouvait avoir de son identité. Des sociologues comme Stéphane Beaud, qui est un spécialiste de la condition ouvrière et qui a écrit un beau livre qui s'appelle : *La condition ouvrière ou ce que c'est qu'être ouvrier aujourd'hui*, il y a un certain nombre de sociologues qui se sont intéressés à la question de ce que c'est qu'être ouvrier aujourd'hui, pour dire cette difficulté d'existence de la classe ouvrière, y compris son existence publique. Il raconte cette anecdote, que je crois vraie, à savoir que : face à ses étudiants de première année de licence de sociologie, il leur demande de dire eux-mêmes, d'abord quelle est la profession de leurs parents, à quelle classe sociale ils se sentent appartenir, et l'on s'aperçoit qu'entre l'appartenance réelle à des catégories socioprofessionnelles ouvrières, et ce que disent les étudiants, les étudiants sous-estiment très largement le fait.

C'est-à-dire que eux se définissent comme appartenant aux classes moyennes, alors que pour les catégories de l'INSEE, ils font partie des couches ouvrières. Donc c'est bien dire que l'existence y compris pour les individus qui vivent la condition ouvrière aujourd'hui, l'existence de la classe ouvrière est, au moins pour une partie d'entre eux, très difficile.

Quelle conséquence cela a sur le plan mémoriel, car c'est bien de cela qu'il s'agit. Je trouve que l'on assiste ces dernières décennies à des phénomènes extrêmement paradoxaux : d'un côté, il y a une véritable patrimonialisation du monde ouvrier, au fur et à mesure que certains secteurs industriels disparaissent, et avec eux les groupes ouvriers qui les portaient. On voit effectivement, en quelque sorte, des mises en scène de la mémoire du groupe et l'entrée

finalement de la mémoire ouvrière au musée. Il y a aujourd'hui de très nombreux musées de l'industrie et de la culture ouvrière, il y a de très nombreuses initiatives visant à sauvegarder la mémoire orale du monde ouvrier.

Alors pour la mine ,il y a eu un excellent travail sur la question concernant le cas de Decazeville, et en général, pour la mine, vous avez, que ce soit à Decazeville, à Saint-Étienne, à Gardanne, en Lorraine ou dans le Nord, vous avez énormément d'initiatives, tant de la part des musées, des collectivités locales, des syndicats, visant à conserver la mémoire ouvrière. Il est très intéressant de voir, les syndicats des mineurs sont un cas extrême, car certains continuent à fonctionner, alors qu'ils n'ont plus un seul mineur actif du tout. Comme l'a dit un délégué du syndicat CGT mineur, on n'est plus qu'un syndicat de veuves et de retraités, en revanche on voit bien comment ils se sont reconvertis, pour une partie d'entre eux, en devenant en quelque sorte des entrepreneurs de la mémoire. C'est-à-dire qu'ils sont passés d'une fonction syndicale et revendicative à une fonction patrimoniale et mémorielle : aujourd'hui, la maison syndicale du Nord Pas de Calais, c'est un lieu de mémoire et un musée et le grand militantisme en fin de compte pour ceux des syndicalistes qui sont toujours actifs, c'est de mettre en scène la mémoire ouvrière.

Cette mise en scène de la mémoire ouvrière diffère énormément suivant les configurations géographiques. La mémoire et l'identité ouvrières ont eu des résonances différentes en fonction de l'endroit dans lequel vous vous trouvez en France, c'est évidemment pour le Nord un élément identitaire et mémoriel beaucoup plus écrasant que dans le Vaucluse. Même si je me suis aperçue que les mémoires ouvrières dans le Vaucluse cela pouvait avoir un sens : il y a quelques mois je suis allée intervenir à l'Isle sur la Sorgue où l'on m'avait demandé une conférence sur les mineurs. Je me suis demandée comment cela pouvait résonner à l'Isle sur la Sorgue, de parler des mineurs, de la bataille du charbon, des nationalisations, etc.... Et en fait, dans les interventions des participants à la fin, d'abord :

- Un je me suis aperçue qu'il y avait énormément de mineurs et d'enfants d'anciens mineurs qui avaient émigré dans le Sud-est .
- Et deux j'ai eu énormément de témoignages et d'éléments de mémoires minières au cœur même du Vaucluse. Je pense que la mémoire ouvrière minière, ce n'est pas réservé qu'au Nord et à la Lorraine et que, parce que la région PACA n'en fait pas, pour des tas de raisons, un élément identitaire extrêmement important, mais elle existe cette mémoire ouvrière dans la région.

En même temps la mise en scène de cette mémoire, d'une mémoire en quelque sorte institutionnalisée et il ne faut pas oublier les choses tournées vers la valorisation touristique, elle peut poser un certain nombre de questions. Elle a, par exemple, tendance, je sais bien que la mise en scène de la mémoire a tendance à idéaliser les choses, à mettre en avant les éléments les plus consensuels, l'idée d'une unité du groupe ouvrier, l'idée qu'avant il n'y avait pas de tensions raciales, l'idée des conquêtes sociales et elle a tendance très largement à sous évaluer les parts plus sombres comme le fait par exemple que le groupe ouvrier n'a jamais été uni et s'est très souvent déchiré soit sur des questions d'autochtones et d'immigrés soit sur des querelles syndicales qui furent nombreuses au XIX^{ème} siècle, allant parfois jusqu'au bain de sang.

Il faut aussi, rappeler, je vous ai beaucoup parler du parti communiste, que tous les ouvriers n'ont pas été communistes, il y a eu des ouvriers socialistes, il y a eu des ouvriers d'autres partis du monde ouvrier, il y a eu des ouvriers catholiques, il y a eu des ouvriers conservateurs, il y a eu des ouvriers gaullistes, et que finalement, la présentation de cette mémoire ouvrière comme un tout homogène peut quelquefois poser un certain nombre de questions.

Elle me pose d'autant plus question, je vous l'avouerais, que ce processus de mise en scène d'institutionnalisation de la mémoire coexiste sur le plan économique et social. Cela se voit particulièrement bien dans le Nord Pas de Calais, mais je pense que cela se voit ailleurs, avec en quelque sorte un *présentisme* effréné, une quête éperdue de la modernité et en quelque sorte un discours quasiment schizophrène où, d'un côté, on met en avant la mémoire ouvrière, le bon temps de la classe ouvrière, la nostalgie, etc....Et de l'autre côté, on vous dit que sur le plan économique et social, l'industrie c'est archaïque, c'est normé, c'est sale, ce n'est pas écologique et qu'il faut absolument passer à la modernité postindustrielle trois zéro, autonome, écologique et j'en passe.

On a en quelque sorte, aujourd'hui, un moment où tout le monde est schizophrène, où d'un côté on est dans une espèce de nostalgie où l'on entretient une mémoire ouvrière perçue dans ses très hauts idéaux et dont quelques fois les individus eux-mêmes sont dépossédés et d'un autre côté, on fait comme si cette mémoire n'avait rien à dire au présent.

Particulièrement, je trouve, démonstratif sur une question comme l'écologie avec des critères à terme, où l'on a un avant laid, moche, industriel, pas écologique, gaspilleur de ressources et avec du charbon et un après joli, avec des jardins, avec un souci écologique, du développement durable, etc.... On oublie qu'il y a une culture écologique dans le monde ouvrier, qu'il y a une mémoire, et que si vous interrogez, je vais reprendre le cas des mineurs, mais ce ne sont certainement pas les seuls, les jardins ouvriers ont été un lieu d'enrichissement de la culture ouvrière et si vous interrogez les anciens mineurs sur leurs loisirs, ils vous citeront la colombophilie (l'élevage de pigeons voyageurs), la chasse et la pêche. On peut difficilement entrevoir des éléments aussi écologiques.

Donc si vous voulez ces coupures, en quelque sorte, entre une mémoire ouvrière cantonnée juste au passé et un présent, si l'on peut dire, qui n'a rien à faire de la mémoire ouvrière et que le mieux serait de la jeter à la poubelle tout de suite est, je trouve, assez frappante. Elle est frappante parce qu'à la fois en matière d'identité collective et d'identité individuelle, elle conduit ou elle peut conduire les individus, ou les groupes, à des formes de schizophrénie ou finalement à des oscillations entre la négation de sa propre histoire et de sa propre mémoire.

Vous en venez à vous dire que votre histoire, votre mémoire n'ont aucun intérêt et la nostalgie pour un monde d'avant, largement médiatisée, vous avez aujourd'hui une mémoire ouvrière qui continue à exister mais par fragment, par bribes, sans cadre. Je ne veux pas dire qu'il faut revenir à un parti communiste stalinien, mais ce qui me frappe, c'est qu'elle continue à exister sans aucun cadre, ce qui me frappe c'est qu'il peut arriver que des dirigeants politiques dotés d'un sens politique certain, même si leur idéologie pose énormément de questions, ont compris ce phénomène et vous voyez que c'est dans le cadre de ce type de problématique que Steve Briois a Hénin-Beaumont, est devenu en quelque sorte l'archétype du front national post-ouvrier.

Si vous regardez ce qui se passe à Hénin-Beaumont, vous enlevez d'abord les caméras qui font trop plaisir à Steve Briois et vous observez qu'il a très bien compris cela : il ramasse les miettes de la mémoire ouvrière, l'opposition à l'élite, le souvenir de la communauté, le culte de son image, il les ramasse et il leur donne un tout autre sens politique.

J'ai en quelque sorte tendance à penser que cette question de la mémoire ouvrière est aujourd'hui plus que jamais, clairement, une question politique notamment pour les partis de gauche qui en ont longtemps constitué et les représentants et les cadres mémoriels. J'ai tendance aussi à penser que ce problème est exaspéré en France, il y a un problème de rapport avec la mémoire ouvrière en France. Il y a des tas de problèmes en France, mais il y a celui-là aussi, une France dont les mémoires dominantes, si vous regardez par exemple Fernand Braudel : *Identité*

de la France, c'est soit la mémoire d'une nation rurale et éternelle, dans *l'identité de la France* de Fernand Braudel il n'y a pas un mot sur l'histoire ouvrière, *l'identité de la France* c'est sans les ouvriers ou soit la mémoire d'une nation politique et républicaine hostile à toutes les communautés, à toutes les cultures particulières y compris la culture ouvrière.

Donc on a l'impression que l'une des tâches de la gauche, là je ne rentrerai pas dans le débat, serait si j'ose dire aujourd'hui, de reprendre les coutumes du temps, non pas en se réfugiant dans un passé idéalisé en cherchant à le faire revivre, il y a bien un type de monde ouvrier qui a disparu ainsi qu'une des formes de la classe ouvrière, mais je pense en reconnaissant sur le plan collectif et politique la part de cette mémoire ouvrière dans la mémoire nationale en la reconnaissant entièrement et pas simplement dans cette image d'ouvriers gentils et visibles à tous. Mais y compris dans sa part de violence et pour le dire, en d'autres termes, sans chercher à vouloir incarner cette mémoire ouvrière dans des anges ou démons, mais en cherchant je pense, et c'est ce qui manque et c'est ce que je cherchais à vous dire plus haut, en cherchant à lui donner un sens pour l'avenir non pas simplement pour les héritiers du monde ouvrier qui d'ailleurs sont partis dans différentes directions, mais pour l'ensemble de la collectivité, je crois qu'il y a dans la mémoire ouvrière, qu'il s'agisse du rapport à l'écologie, du rapport au travail manuel, du rapport à la norme sociale, des éléments qui méritent d'être transmis.

J'ai commencé par un britannique et je vais terminer par un autre britannique, le grand historien E.P (Edward palmer) Thompson, je suis désolé, mais je trouve que les plus grands livres sur le monde ouvrier n'ont quand même pas été écrit par des français, à part Gérard Noiriel, donc le grand E.P Thompson qui est l'auteur en 1963 d'un livre magistral : *La formation de la classe ouvrière anglaise*, il est en poche depuis trois ans. Une espèce de fresque sur la naissance de l'identité ouvrière dans le monde britannique entre la fin du XVIII^{ème} siècle et les années 1830 qui évoque d'ailleurs beaucoup les phénomènes de transmission de mémoires et qui, dans un très beau passage, évoque les premiers animateurs désordonnés de ce qui allait devenir le mouvement ouvrier britannique dans le premier tiers du XIX^{ème} siècle. Il évoque notamment l'opposition entre la part romantique de ce mouvement ouvrier et la part disons puritaine et protestante beaucoup plus que dans le cadre français où la culture ouvrière s'est largement coupée de la culture religieuse, pour des raisons que vous devinez sans peine, alors que dans le monde britannique l'élément religieux a joué un rôle dans la constitution du mouvement ouvrier.

En évoquant ces deux traditions romantique et puritaine, E.P Thompson a en conclusion, ce sont les dernières phrases de son livre, les phrases suivantes :

« Et ces deux traditions n'étant jamais parvenues à se rencontrer quelque chose se perdit, nous ne pouvons savoir quoi car nous sommes au nombre des perdants, on ne peut cependant se contenter de considérer les ouvriers comme les myriades perdues de l'éternité. Ils soignaient aussi depuis cinquante ans avec un courage incomparable l'arbre de la liberté, nous pouvons leur être reconnaissant de ces années de culture héroïque »

Je ne sais pas ce que l'on peut faire de la dernière phrase mais je pense en tous les cas que cette idée de ne pas considérer les ouvriers comme les myriades perdues de l'éternité et de faire aussi en sorte que leurs descendants aujourd'hui ne se considèrent pas comme tels, mérite aujourd'hui qu'on y réfléchisse et qui sait que l'on tente encore quelque chose.

Je vous remercie.

Remarque de Jean-Robert Alcaras sur l'évocation des liens du monde ouvrier avec le parti communiste et le stalinisme qui furent très perturbés par le rapport Khrouchtchev et à ce propos à Orange lors d'une des conférences d'Agora pour ceux qui connaissent, un professeur de philosophie toujours encarté au PC, nous avait fait une conférence entière sur le fait que le stalinisme finalement cela n'était pas si mal. On voit bien que du chemin reste à parcourir face à ce type d'individu toujours présent et encore inamovible.

Question : Bonjour et merci pour votre exposé, puisque vous avez des attaches dans le Nord visiblement par votre travail ,mais aussi si j'ai bien compris des origines dans le textile (M.F dit dans le Nord et l'Est) est ce que vous pouvez nous dire un petit mot du monde ouvrier du textile et qui lui est par définition et par essence, presque essentiellement féminin, pourriez-vous dire quelque chose pour élargir un peu cette histoire du monde ouvrier ?

Réponse : Oui vous avez raison c'est effectivement toujours difficile de parler du monde ouvrier en général parce qu'il faudrait parler des différentes catégories du monde ouvrier. Le monde ouvrier du textile est effectivement important car c'est un monde féminin s'il en est, alors sur le plan de la mémoire il y a au moins un élément intéressant qui est le fait que cette mémoire s'est beaucoup transmise par les chansons. Il y a toute une série de chansons liées à la culture des ouvrières du textile, alors que ce n'est plus dans les livres d'histoire, qui s'est prorogée jusqu'à aujourd'hui et ce qui est intéressant c'est que l'on a à faire à des secteurs industriels où la main d'œuvre est mouvante, ce ne sont pas des carrières ouvrières sur quarante ou cinquante ans, c'est en général, à partir de la fin du XIX^{ème} siècle au moins, des femmes qui rentrent adolescentes et qui sortent lorsqu'elles se marient ou lorsqu'elles ont en général leur premier enfant. C'est aussi des rapports au travail ouvrier, je pense, peut-être beaucoup moins consubstantiels aux identités individuelles que cela touche, enfin cela dépend effectivement mais je pense aux femmes du textile à la fin du XIX^{ème} siècle et vous êtes effectivement là sur des questions différentes qui je trouve, ne sont pas sans rapport avec ce que l'on peut lire aujourd'hui sur les témoignages.

On entend aujourd'hui de plus en plus de témoignages d'ouvrières, ce qui est aussi un produit des luttes féministes des années 1968 et on entend aussi beaucoup de témoignages des femmes des usines d'électroménager ou autres et je trouve que ces témoignages là sont assez semblables, à la fois sur les formes de solidarités féminines et autres qui se mettent en place, sur la difficulté qu'elles évoquent beaucoup à concilier travail à l'usine et travail à la maison, sur les formes particulières de résistance que mettent en œuvre ces femmes par exemple face à ce que l'on appelle aujourd'hui le harcèlement sexuel mais là on rentre dans des expériences ouvrières qui sont un peu différentes.

Question : Bonjour moi je voudrais revenir à la vie privée, vous avez donc dit qu'il y avait une évacuation du privé, vous avez parlé de fils du peuple, de Thorez, j'avais lu aussi l'article de Michèle Perrot, il y a une sorte de refoulement, de déni de tout ce qui est déviance ; homosexualité, adultère, etc., n'y a-t-il pas un puritanisme non religieux, un rigorisme des mœurs qui a aussi desservi les mémoires ouvrières dans les années 1970/1980 et je me demandais s'il n'y avait pas une intériorisation des normes bourgeoises avec cinquante ans de retard.

Réponse : C'est compliqué cette question parce que je pense là pour le coup il faut énormément distinguer les discours et les pratiques. Richard Hoggart le dit très bien qu'il peut y avoir des formes de tolérances ouvrières, y compris à des formes de déviances, sans entrer pour autant dans le modèle de la famille bourgeoise, à mon avis dans la pratique, relativement importantes. En revanche cela ne passe absolument pas dans le cadre du discours, j'ai envie de vous dire que la réponse elle est dans ce que je vous disais au début, c'est à dire la question de la dignité ouvrière. Il faut toujours, je pense bien avoir en tête, le fait que pour ceux qui écrivent leurs mémoires et qui sont ouvriers, ils ont toujours quelque chose à prouver, prouver qu'ils ne sont pas comme les élites, je pense et comme le dit un journaliste après la grève des canuts en 1834 : « les barbares ne sont plus au Caucase mais ils sont dans les faubourgs de nos villes industrielles » c'est-à-dire que véritablement une partie des élites voit les ouvriers au milieu du XIX^{ème} siècle comme des barbares, comme des animaux et comme des êtres complètement dépravés, alcooliques, adultères et tous ce que vous voulez.

Donc je pense qu'il faut aussi voir dans ces discours ouvriers tout simplement une réaction de défense qui à mon avis ne dit rien, c'est ça le problème quand on parle des expériences ouvrières, des expériences individuelles. Je pense que là aussi on peut se fier à ce que dit Hoggart, il dit aussi qu'il y a dans les quartiers ouvriers, des formes de commérage mais qu'il y a des formes de tolérance aussi sauf que ces formes de tolérance elles sont pratiquées mais elles ne sont pas dites. De la même façon Jeannette Vermeersch a beau lutter contre le contrôle des naissances, c'est très bien, monde ouvrier, contrôle des naissances, bien public, le parti communiste tient un discours très officiel ; que ses troupes le respectent en permanence j'en suis moins sûre car l'union libre et la naissance des enfants hors mariage, les ouvriers n'ont pas attendu les années 1970 pour le pratiquer. J'ai envie de dire là pour le coup, que ce sont les classes bourgeoises qui se sont adaptées au monde ouvrier, et pas l'inverse et vous avez raison car je pense que la tradition et les discours officiels ne sont vraiment pas en adéquation.

Question : Bonjour, comment les romanciers ont-ils participé à la diffusion de la lutte ouvrière et quel crédit faut-il leur apporter ?

Réponse : Je peux vous refaire une deuxième conférence sur la question parce que si vous allez des romans d'Émile Zola au roman d'Édouard Louis *pour en finir avec Eddy belle gueule*, cela va nous prendre beaucoup de temps, c'est compliqué car il faudrait tout d'abord distinguer romanciers issus du peuple et les romanciers qui parlent du peuple, ce qui est très différent. Oui ils ont évidemment participé à la définition d'une mémoire ouvrière et avec beaucoup de difficulté je pense à choisir entre misérabilisme et populisme, pour le dire autrement entre une expression de la condition ouvrière : les ouvriers sont grands, beaux, héroïques et un misérabilisme consistant à dire : être ouvrier c'est affreux, c'est le désespoir, c'est la privation totale et alors ils ont eu du mal à trouver un discours un peu équilibré. C'est rare un roman équilibré sur la condition ouvrière, il y en a quelques uns mais c'est assez difficile à réussir parce que vous êtes toujours tenté soit de peindre les ouvriers en héros du prolétariat, soit de les peindre en victimes et les romans actuels qui parlent du monde ouvrier les présentent de plus en plus comme des victimes alors le cas extrême étant : *pour en finir avec Eddy belle gueule*, qui à mon avis pousse le misérabilisme à l'extrême.

Question : Bonjour, je voudrais savoir quelle place vous accordez aux ouvriers paysans, aux travailleurs de la terre, au milieu agricole en général.

Réponse : Alors j'en ai dit un mot en parlant d'écologie et de rapport à la nature, car là c'est encore une autre catégorie et je pense qu'il faut distinguer la figure de l'ouvrier paysan qui va être très fréquente au XIX^{ème} siècle c'est une réalité très largement dominante mais elle va avoir tendance à se raréfier par la suite même si dans une certaine mesure les ouvriers conservent quelques éléments de culture paysanne. C'est plutôt j'ai envie de dire d'une manière générale une réalité du XIX^{ème} siècle début du XX^{ème} siècle, en revanche je pense que dans la structuration ouvrière cela a été très important car les mouvements ouvriers sont fait en général des éléments retraduits des structures rurales.

Question : Bonjour, vous avez laissé entendre que l'INSEE classait donc aujourd'hui les employés dans la catégorie des ouvriers,

Réponse : Non ce que j'ai dit c'est que les catégories socioprofessionnelles de l'INSEE qui distingue primaire, secondaire, tertiaire et c'est ce que continue à faire l'INSEE aujourd'hui sont sujettes à interrogation parce que ce sont des catégories forgées durant et pour les trente glorieuses mais qu'aujourd'hui on en est à ce demander que si le secteur tertiaire c'est 80% de la population, je ne sais pas très bien ce qu'identifie le secteur tertiaire mais je dis qu'il n'est pas impossible que l'INSEE devrait revoir ses critères.